Manifeste d'une AESH en colère

Bonjour aux ordinaires, aux dyslexiques, autistes, hyperactifs, zèbres, dysphasiques, surdoués, dyspraxiques, non voyants, sourds, bipolaires, diabétiques....et tutti quanti !

Bonjour à toi, Société.

Depuis quelques temps, et bien avant les propos provocateurs et controversés d'un homme, l'inclusion à l'école est questionnée, mise en doute.

Pourquoi ?

Parce que l'institution scolaire souffre.
Enseignants, enseignantes, AESH, élèves, parents d'élèves, directeurs, directrices, chefs d'établissement, AED, infirmiers, infirmières, ATSEM, animateurs, animatrices, secrétaires, CPE, agents, psychologues souffrent.

Légitimement, on remet en question ce qui tangue le plus, le truc casse-gueule de l'institution : l'inclusion.
L'école inclusive.

Et bien, parlons-en, de l'école inclusive.

Est-ce qu'elle fonctionne ?
Très franchement, non.
Les enseignants ne sont pas formés aux différents types de handicap qu'ils côtoient au quotidien.
Les AESH ne sont pas formés non plus d'ailleurs, ni même payés correctement, et encore moins valorisés puisqu'ils ou elles ont une fonction avant d'avoir une profession.
Les parents d'élèves ? Désillusionnés. Ils pensaient que l'AESH sauverait la scolarité de leur enfant. Râté ! Elle n'est là qu'une heure par semaine.

En même temps, rien n'est fait pour qu'elle fonctionne, cette école inclusive.

On demande aux enseignants de différencier les apprentissages et les évaluations, quand le principe d'évaluation de tout le système éducatif repose sur l'idée d'égalité entre les élèves, quantifiable par un nombre.
On demande aux enseignants d'accepter le rythme d'apprentissage de l'élève « en situation de handicap » quand dans le même temps, ils doivent boucler un programme scolaire surchargé en seulement quelques mois.
On demande aux AESH d'accompagner des élèves dans leur scolarité, pour leur permettre un accès aux apprentissages, mais pour seulement une poignée d'heures par semaine (les élèves les plus chanceux auront droit à une moyenne de 6h/semaine).
On demande aux AESH d'accompagner tout type de handicap sans formation préalable.
On annonce fièrement aux parents de ces mêmes élèves qu'ils n'ont plus d'inquiétude à avoir car désormais, l'école ouvre grand ses portes pour les accueillir ! Mais pour cela, ils doivent courir partout, à toute vitesse, pour prouver que leur enfant est suffisamment handicapé pour mériter un aménagement particulier.

Tout le monde souffre, donc.

J'entends des chuchotements, des murmures ; une rumeur se répand et prend de plus en plus d'ampleur : il semblerait que ce soit la faute du handicap.
Vous voyez ce que c'est, le handicap ?
C'est ce machin affreux, terrifiant, qui fait basculer une personne de l'ordinaire à...
…
…
A quoi, en fait ?
L'extraordinaire, j'imagine.

C'est très intéressant de se pencher sur l'origine du mot « handicap ».
Ce mot est emprunté à l'anglais et provient de la contraction de l'expression "hand in the cap", signifiant littéralement "main dans le chapeau".
Et c'est là que ça devient passionnant: à l'époque, lors des trocs entre deux personnes, celui qui recevait un objet d'une valeur supérieure à ce qu'il donnait, devait mettre une somme d'argent dans un chapeau afin de rétablir l'équité. Par la suite, le mot "handicap" s'est infiltré dans le domaine sportif, où un handicap correspondait à la volonté de donner autant de chance à tous les concurrents en imposant des difficultés aux meilleurs !
C'est chouette l'étymologie, non ? Ça remet les choses en perspective.

Aujourd'hui, en France, le handicap correspond à la limitation ou à la restriction (temporaire ou permanente) pour une personne de participer à la vie en société due à une altération des capacités sensorielles, physiques, mentales, cognitives ou psychiques.

Finalement, un handicap n'est ni une maladie, ni un trouble.
C'est un problème de société.

Il faut construire une société inclusive.
Dans cet endroit fabuleux, tout le monde a sa place. Tout le monde a accès à son autonomie. Tout le monde s'y sent reconnu, accepté, compris, respecté.
Comment construire une société comme celle-là ?
De la même façon qu'on construit la citoyenneté.

Ça commence à l'école...

Revenons donc à notre chère école inclusive. Celle qui est montrée du doigt car elle déborde, elle ne rentre dans aucune case.
Je pense que nous prenons le problème à l'envers.
Reconnaître qu'elle ne fonctionne pas ne signifie pas qu'elle doit être supprimée.
Reconnaître qu'elle ne fonctionne pas, c'est progresser. C'est avancer.
La réponse n'est pas de créer plus de cases : d'un côté, les élèves « ordinaires », de l'autre, les « handicapés ». Comment définir qui est dans quelle case ? Qui s'en charge ? Y a-t-il un degré de handicap qui justifie qu'on bascule d'un côté ou de l'autre ? Le handicap est-il quantifiable ?
Franchement, je ne pense pas.
Et puis dans ce cas, chacun ayant grandit dans son coin, il faudrait imaginer des entreprises pour gens « ordinaires » et des entreprises pour gens « handicapés », parce que quand même, il ne faudrait pas que les handicapés viennent perturber les ordinaires...
Et puis...
Et puis, on peut aller très loin comme ça.
Évitons l'entre-soi, mélangeons-nous !

Et arrêtons avec les élèves « ordinaires » et les autres.
Chers élèves, vous êtes tous ordinaires et vous êtes tous extraordinaires.

Société, tu penses sincèrement que les élèves « en situation de handicap » sont malheureux à l'école ?
Non ! Ils sont malheureux entre les murs de la classe.
L'élève dyslexique n'a pas de handicap dans la cour de récréation.
L'élève TDAH n'a pas de handicap quand il joue au foot.
L'élève autiste n'a pas de handicap quand il dessine.
L'élève aveugle n'a pas de handicap quand il écoute de la musique.
L'élève dysorthographique n'a pas de handicap quand il lit un livre.
L'élève dysphasique n'a pas de handicap quand il joue à un jeu vidéo.

A l'école, au collège, au lycée, ces élèves « en situation de handicap » sont heureux d'être avec leurs copains, leurs copines.
Ils peuvent participer aux sorties scolaires, voyages, activités périscolaires, associations sportives, carnaval, fête de l'école, repas de Noël.
Ils peuvent jouer à la corde à sauter, à la marelle, traîner avec leur groupe d'amis, jouer au basket, réviser avec les autres.
Ils peuvent faire partie du collectif, qui deviendra la société de demain.

Et les autres, ces « ordinaires ». Ils se familiarisent avec la grande famille du handicap. Ils apprennent à vivre avec, à le côtoyer, à le comprendre, à l'accepter. Quand on sait que la majorité des handicaps sont invisibles, c'est important d'apprendre à le connaître dès le plus jeune âge.

C'est beau, en fait, l'école inclusive.

Ce qui lui manque, c'est de la volonté.
Et des moyens.
Beaucoup de moyens.
Chers ministres, chers fonctionnaires de l'Éducation Nationale, si vous manquez d'idées, venez nous voir, nous qui sommes sur le terrain.
On vous dira de quoi on a besoin.
Croyez-moi, on sait quand même de quoi on parle.
A l'école, on y est tous les jours.

Et à tous, n'ayons pas peur du handicap, il n'est pas contagieux.
Au contraire. A ses côtés, on apprends plein de belles choses, on évolue en tant qu'humain.
C'est magique.

« La normalité est une route pavée.
On y marche aisément, mais aucune fleur n'y pousse ».
C'est Van Gogh qui l'a dit.

Mathilde C., AESH
27 janvier 2022, Toulouse

Petite aide pour les nouveaux : le handicap en quelques chiffres

- 2 750 000 personnes sont en situation de handicap en France, en 2021
- 80% des handicaps sont dits invisibles
- 92% des AESH sont des femmes